

SIXIÈME JOURNÉE DE LA TRADUCTION LITTÉRAIRE
DE LA FOIRE DU LIVRE DE BRUXELLES
Jeudi 25 février 2021

12h – 12h50 Ecrivain plurilingue : s’auto traduire ou pas?

Avec Teresa Solana Pierre Lepori (Suisse), David Giannonni
Animé par Anne Casterman (TraduQtiv)

Dans les pays multilingues, il arrive que les auteurs et autrices soient parfaitement bilingues, écrivent dans plusieurs langues et fassent le choix de l’auto-traduction. Lors de la table ronde organisée à l’occasion de la sixième Foire du livre de Bruxelles, quatre d’entre eux, Teresa Solana (Espagne), Tullio Forgiarini (Luxembourg), David Giannonni (Belgique) et Pierre Lepori (Suisse) se sont entretenus à ce sujet avec Anne Casterman (asbl TraduQtiv).

Teresa Solana a grandi entre deux langues, le catalan parlé à la maison, et l’espagnol imposé à l’école sous la dictature de Franco. Sa première langue littéraire est l’espagnol, et elle n’apprend à lire et écrire le catalan que vers 17-18 ans. Elle suit des études de langues classiques et de philosophie et s’initie à la traduction en voulant favoriser la diffusion d’essais philosophiques en espagnol. Bilingue castillan/catalan, traductrice autodidacte par goût (du français, de l’anglais et de l’espagnol vers le catalan), elle écrit en outre des romans de fiction en catalan qu’elle traduit elle-même en castillan.

Tullio Forgiarini a fait ses études en France à une époque où il n’y avait pas encore d’université au Luxembourg et où les jeunes choisissaient le pays où ils iraient étudier (Angleterre, Allemagne ou France) en fonction de leur sensibilité culturelle. Professeur d’histoire de métier, il écrit d’abord en français (romans et polars), mais aussi en allemand et en anglais. Il est par ailleurs l’auteur d’un roman en luxembourgeois et a également traduit une pièce de théâtre de l’anglais vers le français.

David Giannonni est né en France dans une famille italienne. Il parle rapidement le français et l’italien sans accent. À l’âge de quinze ans, un déménagement de Nice à Rome entraîne une inversion de la « langue de l’intime » : alors qu’il échangeait jusqu’à présent en français avec son frère, ils passent à l’italien – et depuis lors, discuter ensemble en français ne leur est plus naturel. Il arrive en Belgique à l’âge de dix-neuf ans. Ses langues d’écriture sont l’italien (pour la poésie) et le français (pour la prose). Il traduit par ailleurs une dizaine de langues en italien.

Pierre Lepori, étant né dans le Tessin, grandit en italien, conformément à la politique linguistique territoriale suisse. Après des études en Italie, il s’installe à Berne où il évolue en allemand. Il vit maintenant en Suisse romande, où il emploie donc le français. Il est ainsi devenu multilingue. D’expression italienne, il commence à s’auto-traduire. Ses pièces étant destinées à une compagnie de théâtre francophone, il les compose en français. Il écrit en revanche ses romans en

italien, mais parfois aussi en français, pour garder une distance psychologique avec ses personnages.

Après s'être présentés, les quatre intervenants sont interrogés sur les raisons qui les ont poussés à choisir leur langue d'écriture, puis à se tourner vers l'auto-traduction : pourquoi s'auto-traduire plutôt que recourir à un traducteur ? Comment pratiquent-ils l'auto-traduction : en restant fidèles à leur propre texte, ou en s'autorisant une recréation dans la traduction ?

Tullio parle de nombreuses langues, en écrit plusieurs, mais n'en reconnaît aucune parfaite. Adopter un idiome différent fait partie pour lui des contraintes d'écriture. Cependant, même si techniquement il le pourrait, il ne s'auto-traduit pas. Une fois un livre terminé, il préfère tourner la page. Il apprécie qu'il soit traduit, mais ne souhaite pas s'en charger : il craindrait de découvrir qu'il aurait pu faire mieux, ou de se trahir en changeant de direction. Il assimile l'auto-traduction à une corvée. La traduction implique de respecter le texte original, « interdit » de le changer de fond en comble. Le retour au texte qu'implique l'auto-traduction peut être douloureux pour l'auteur. Lui préfère aller vers la nouveauté, écrire quelque chose de « meilleur » et laisser œuvrer un spécialiste de la traduction qui aura plus de distance par rapport au texte.

Teresa juge naturel de traduire ses propres romans en espagnol. Pourtant, elle n'aime pas le faire, car elle est constamment tentée de réécrire. Du fait de son bilinguisme, elle a cependant du mal à déléguer. Prendre en charge la traduction lui permet notamment de préserver le registre de langue, très familier, qu'elle utilise en catalan, et qui n'a pas d'emblée son équivalent en espagnol, où la distance entre langue littéraire et langue de la rue est moins accusée. Pour elle, écrire, c'est imaginer, trouver un style – une entreprise amusante, qui peut aussi se révéler être une expérience très dure ; traduire, c'est se focaliser dans la langue d'un texte imaginé par quelqu'un d'autre. Quand elle s'auto-traduit, l'espagnol est une réécriture de ce qu'elle a écrit en catalan.

David navigue constamment entre deux langues et adopte diverses attitudes selon les textes. Il a ainsi commencé un conte en italien, puis en a rédigé d'autres parties en français ; il a finalement préféré le terminer en italien et déléguer la traduction en français. À l'inverse, il a écrit un scénario de bande dessinée en français, puis l'a traduit en italien à l'intention du dessinateur (italien) ; il emploie ce faisant des formules qu'il juge plus intéressantes ou convaincantes, et retraduit alors le tout en français. Il écrit aussi de la poésie, indifféremment en italien et en français ; ayant trouvé un éditeur dans le domaine francophone, il a lui-même traduit ses poèmes italiens en français. Il lui est également arrivé de traduire un de ses textes en français uniquement pour permettre au musicien italien (non francophone) chargé de le mettre en musique d'en comprendre le sens.

Pierre a commencé à faire des allers-retours entre les langues après que son lecteur chez un éditeur italoophone lui a fait remarquer que son premier roman contenait de nombreux gallicismes et lui a demandé s'il souhaitait les supprimer ou les garder. Après avoir redouté de perdre son italien, il a décidé que ce serait son style. Il estime aujourd'hui que perdre pied dans sa langue maternelle ouvre la porte à la créativité. D'autant qu'une langue n'est ni figée ni parfaite ! Il souligne que, quand on est traduit, on se trouve face à l'altérité du traducteur. Alors que l'auto-traducteur fait ce qu'il veut, et peut se lancer dans une traduction diachronique : il lui arrive ainsi de déplacer un chapitre, un passage.

Le débat est relancé par une dernière question : la pratique de l'auto-translation modifie-t-elle la perception que l'on a des traducteurs et le rapport à la langue ?

Pour **Tullio**, le sujet détermine le choix de la langue. Il a commencé à écrire en français de banlieue un roman mettant en scène des personnages qu'il croise au quotidien. Mais rapidement, il a trouvé que ça sonnait faux ; il voulait écrire un livre cru, violent, vulgaire d'adolescents en rupture et a finalement opté pour le luxembourgeois afin de mieux reproduire des situations qu'il entend dans cette langue. Pour d'autres sujets, il privilégie le français. Pour un roman fantasy, enfin, il a choisi l'allemand, car il a découvert cet univers dans cette langue. Il estime que la liberté avec la langue est plus grande dans les pays plurilingues.

Teresa a commencé à écrire en catalan dans l'idée de proposer une critique sociale ; elle n'imaginait pas se limiter au polar, mais a constaté que ce genre permet précisément une telle approche. Attachée à dépeindre la société catalane, elle s'éloigne délibérément du catalan relevé qu'emploient généralement les auteurs, afin de mettre en valeur l'expression de la classe populaire. La langue, souligne-t-elle, est un tout qui appartient à tous, et il convient de représenter aussi bien la langue académique que celle des gens de la rue.

David relève qu'il n'y a pas de langue belge, mais des expressions idiomatiques. Avec Gaston Compère, par exemple, il a découvert des auteurs polyvalents belges francophones qui, par leur connaissance d'autres langues, proposent des réinventions, une tension du français. Cela aide à créer une autre langue.

Quant à **Pierre**, il estime qu'il n'y a pas d'original, mais d'innombrables versions d'un même texte. Néanmoins, il faut traduire la toute dernière version, la plus travaillée. Pour lui, se traduire – et se trahir – soi-même fait moins de mal. Il ressent parfois l'urgence de commencer une traduction avant même d'avoir fini un livre. Passer d'une langue à l'autre a une valeur psychologique, cela ouvre des possibilités et peut même avoir une dimension politique à travers la transgression de la barrière des langues. À son sens, la littérature doit toujours être une transgression.

Synthèse Emilie Syssau